Et si la puissance de Dieu résidait dans sa faiblesse absolue?

Le Temps, 24.5.2013

Christophe Chalamet

De jeudi à samedi se tient à l'Université de Genève un colloque international sur le thème de la «sagesse et folie de Dieu»*. Ce thème peut surprendre. On n'associe pas souvent le mot «Dieu» avec la «folie», ni le mot «faiblesse» avec «Dieu».

Or c'est ce que fait Paul dans les premières pages d'une lettre qu'il envoya à la jeune communauté chrétienne de Corinthe dans les années 50 de notre ère. Qu'entendre par ces expressions «folie» et «faiblesse» de Dieu? Que voulait dire Paul? Comment a-t-il été compris (ou non)? Cela a-t-il encore un sens aujourd'hui? Une vingtaine d'intervenants, venus de divers pays, se pencheront sur ces questions. Les mots de Paul ont inspiré une «théologie de la croix», et principalement chez Martin Luther au début du XVIe siècle. Dans ce texte proprement révolutionnaire, qui chamboule tout, Paul rappelle l'événement central de la foi chrétienne: Jésus qui meurt sur une croix romaine. Le Fils de Dieu sur une croix.

Le «tout-puissant» qui se meurt? Il faut à nouveau entendre Nietzsche, sensible comme peu au «renversement de toutes les valeurs» opéré par le christianisme: «Les hommes modernes, sur lesquels s'est usée la nomenclature chrétienne, ne ressentent plus ce qu'il y avait de terrible et de superlatif, pour le goût antique, dans le paradoxe de la formule «Dieu en croix». Jamais et nulle part il n'y a plus eu jusqu'à présent une telle audace dans le renversement des idées, quelque chose d'aussi terrible, d'aussi angoissant et d'aussi problématique que cette formule: elle promettait une transmutation de toutes les valeurs.» (*Par-delà le bien et le mal*, ch. 3, § 46) Nietzsche déplorait bien sûr cette «transvaluation»: la pitié avait désormais remplacé la volonté de puissance, la souffrance était glorifiée et considérée comme salvifique.

> Hans Jonas a suggéré que si Dieu n'était pas intervenu à Auschwitz, ce n'était pas parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas

Depuis plusieurs décennies, la théologie s'intéresse à nouveau au Dieu qui «souffre» l'abandon et la mort sur la croix de Jésus, afin de dépasser une conception «humaine, trop humaine» (encore Nietzsche) de la soi-disant «toute-puissance» divine. Si Dieu est «tout-puissant», pourquoi la Shoah, pourquoi les tsunamis? La question n'est pas nouvelle. Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, l'avait fait émerger; c'est déjà la question de Job et de quantité de «crucifiés» anonymes de notre histoire humaine. Le philosophe Hans Jonas a suggéré que si Dieu n'était pas intervenu à Auschwitz, ce n'était pas parce qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas. Il fallait donc, selon lui, abandonner la notion de «puissance» divine.

On est évidemment très loin, ici, de la «gloire» et de la «majesté» divines si chères à Calvin. Mais se pourrait-il que le christianisme ait souvent fait fausse route en projetant des idées de «puissance» et de «gloire» divines qui font abstraction de l'événement de la croix (et qui sont mises au service de projets très humains de puissance)? Dieu, écrit Paul, affole nos idées reçues quand il se dévoile dans la faiblesse et le déshonneur, et ce pas à moitié ou seulement en apparence (comme le prétend le «docétisme» ancien et moderne), mais radicalement et réellement?

Se pourrait-il que Karl Barth, le théologien alémanique, nous oriente vers une meilleure compréhension des choses lorsqu'il écrit: «Que l'homme Jésus de Nazareth soit l'être en qui un «autre» entre en scène, le souverain plein de majesté, cela est vrai, mais d'une manière cachée, inattendue, nouvelle, en contradiction avec toutes les notions générales de Dieu aussi bien qu'avec les images conventionnelles et traditionnelles que l'on se fait de lui [...]. En effet, en l'homme Jésus de Nazareth, le Tout-Puissant existe, parle et agit sous l'aspect d'un être faible et sans puissance, l'Eternel se présente comme un être temporel et passager, le Très-Haut apparaît dans la plus profonde bassesse, le Saint occupe la place d'un pécheur parmi les autres, le Glorieux est couvert d'opprobre, le Vivant se trouve voué à la mort, le Créateur de toutes choses est soumis à la mort et livré au néant [...].» (*Dogmatique*, t. 17, 184-5).

Il s'agirait alors non pas de larguer par-dessus bord toute notion de «puissance divine», mais de comprendre cette puissance comme celle qu'a Dieu de s'approcher du monde au point de subir la déréliction totale d'une mise à mort sur une croix. La puissance de Dieu «éclaterait» alors non dans un «retour à la vie» glorieux, trois jours plus tard, avec les trompettes, mais précisément dans cet abaissement; un Dieu si puissant qu'il «peut» se laisser crucifier; la puissance d'un amour et non, là encore de manière humaine, trop humaine, un amour de la puissance.

Voilà le renversement inouï qui peut aujourd'hui nous donner à penser et à vivre. C'est «l'éloge de la faiblesse» (A. Jollien), de la vulnérabilité, dans sa version chrétienne, dont le christianisme a eu toutes les peines du monde à témoigner.

Professeur associé à la Faculté de théologie de l'Université de Genève

Renseignement sur le colloque: www.unige.ch/theologie/actualites/colloqueSagesseFolie.html